

LES INCONVÉNIENTS DE LA DISTRACTION



*Delle Ingénue dans une boutique de teinturerie. — C'est mon chien que je veux teindre ; sa couleur ne convient pas à ma fourrure. J'ai été bien satisfaite de mon manchon ; c'est pourquoi je vous confie mon chien, avec la même recommandation qu'avant : il ne faudra pas le décolorer.*

mort, c'était ma jeunesse morte avec lui, et je regagnai le logis morose et maudissant l'imbécile qui venait de priver les enfants, les oiseaux et les amoureux de leur abri plein d'ombre, de chants et de murmures. A quelques temps de là, j'entraî chez celui que j'avais surpris abattant le vieux témoin de mes jours de bonheur. Il était à l'ouvrage. Il s'était improvisé un meublier, travaillait avec une ardeur fiévreuse à confectionner quelque chose qui ressemblait à un berceau. Le chêne allait de me porter encore des nids. Oubliant ce qui m'avait amené là, pensif, je regardais travailler l'ouvrier. A ses côtés une femme, le sourire aux lèvres, contemplait d'un œil attendri le berceau presque formé, grossier, mal joint, qui pour elle était un chef-d'œuvre. Enfin le meublier donna son dernier coup d'outil, poussa du pied le berceau, et s'adressant à sa femme sur un ton plein d'orgueil satisfait : "Es-tu contente ?" "Maintenant notre ange peut venir quand il voudra," répondit la jeune femme. Un mois après l'ange depuis longtemps désiré ar-

LE SEXE IRRÉSISTIBLE



*—A votre santé, mame Rasoir. A la santé du... Comment qu'ils disaient ça donc hier, les petits messieurs d'en haut ?  
—Ah oui ! à la santé du... du... beau sesque. Qu'est-ce que c'est que ça, le beau sesque ?  
—Le beau sesque ! C'est nous autres !*

FANTAISIE

A quelques arpents de la maison paternelle sur le bord d'un ruisseau il y avait un chêne. Seul survivant d'une forêt détruite par la hache et la flamme ; il versait de l'ombre à vingt pieds autour de son tronc couvert de cicatrices. Oh que de fois, quand nous étions enfants, mes compagnons et moi, sommes nous allés jouer sous son ombrage ! Quelques fois nous l'avons escaladé au temps des nids, et l'avons flagellé à l'époque des glands. J'aimais bien ce géant qui se laissait piller par des enfants. Mais, un jour, il me fallut le quitter pour m'en aller au collège. Avant de m'arracher aux baisers de ma mère, j'avais fait à l'arbre de longs adieux ; et quand mon professeur me faisait des misères, souvent je me prenais à regretter le temps où je n'avais pour maître qu'un vieux chêne dont l'écorce était bien moins rude que celle de l'homme qui m'enseignait la syntaxe.

A chaque vacance j'allais revoir mon ami l'arbre, qui semblait me reconnaître et me saluer par des murmures. Ce fut à ses pieds, que plus tard je lus pour la première fois les méditations et les confidences de Lamartine, et que je pressai la main de ma première amante. Un jour entraîné par la rêverie, je me dirigeais vers le chêne, j'eus une triste surprise ; j'aperçus, de loin quelqu'un qui était en train de l'abattre. Bientôt je constatai que celui qui commettait ce sacrilège était un de mes amis d'enfance, un ingrat à qui l'arbre avait autrefois prodigué comme à moi ses faveurs. Je fis des reproches au villageois qui me dit pour toute réponse : "J'ai besoin de meubles, l'arbre est à moi, je le coupe." Les coups de hache pleuvaient dru, et le colosse se sentant couper fibre par fibre, tressaillant jusque dans ses vertèbres, gémissait. Effrayés par le bruit du fer destructeur, les oiseaux s'étaient envolés du chêne, et tournoyant autour de leur nids ébranlés, poussaient des cris inquiets. Tout à coup l'arbre tomba, et sa chute fit trembler la terre, et rugir les échos. Le géant dont la torse couvrait une longueur d'un arpent, tordait encore ses bras éperdus ; les nids qu'il portait naguère gisaient pêle mêle sur le sol, et la poussière maculait son feuillage haché. Moi devant ce deuil, je songeais à l'arbre de ma vie que le vent des regrets avait déjà commencé à effeuiller, et chaque branche rompue me rappelait une de ces espérances brisées. Pour moi l'arbre

riva ; mais il n'eût pas plutôt ouvert les yeux à la lumière qu'il les referma. Il mourut, et on lui fit un petit cercueil d'une planche qui restait du vieux chêne.

Les oiseaux, les enfants et les amoureux étaient vengés.

ALFRED BOUCHARD.

UNE MAUVAISE REMARQUE

*Tramp.*—Voulez-vous être assez bonne, madame, pour me donner quelque chose à manger ?

*Madame Sertfort.*—Je n'ai rien, allez-vous-en.

*Tramp.*—Quelle malchance pour nous, que vous n'ayiez pas été dans le Paradis terrestre. Vous auriez du moins mangé la pomme à vous toute seule.

THÉÂTRE-ROYAL

La troupe Burlesque de Rentz-Santley, donne, cette semaine, avec un succès énorme, "A sensation in Paradise," suivi d'un spectacle de variétés, au Théâtre Royal.



Danses gracieuses, musique entraînante, jolies actrices et variétés captivantes, tel est le bilan de la pièce. Quant aux variétés, il est difficile d'en donner un compte-rendu exact. Mesdemoiselles Elliott, Leoville, Rende et les sœurs Laporte font à tour de rôle entendre leurs voix agréables, danses et charment par des scènes d'illusions très intéressantes. Miss Nellie Wilson, est des plus originales dans sa "Danse des bottes." Le jeu romain des couteaux par Misses O'Brien et Gilbert, est exécuté avec une audace inouïe, et il faut que ces demoiselles soient bien sûres d'elles pour se livrer à pareil amusement. Le spectacle se termine par une pochade désopilante jouée par M. W. C. Matthews et Miss Harris. La troupe Rentz-Santley jouera toute la semaine et samedi en matinée et le soir.

L'ANNIVERSAIRE

Nous allons aujourd'hui pour la cinquième fois Célébrer ton anniversaire...  
Le jour succède au jour, les mois suivent les mois,  
Tout passe, mais mon cœur se serre.

Quand je vois revenir la date où, sanglotant  
Derrière le char qui t'emène,  
J'ai compris tout à coup, dans un suprême instant,  
Ce qu'était la douleur humaine.

J'ai, la tête penchée et les yeux obscurcis,  
Gravi les pentes du Calvaire  
Et ce jour a gardé les contours indécis  
D'un cauchemar qui persévère...

Malgré le temps passé, pieusement chez nous  
Ta chère mémoire demeure,  
Ton portrait nous sourit et tu restes l'époux  
Aimé de celle qui te pleure...

Dans notre jardinet où les cruels frimas  
N'ont presque rien laissé que l'herbe,  
Nous avons rassemblé quelques brins de lilas  
En une trop modeste gerbe...

Mais qu'importent les fleurs et quelques rameaux verts  
Dont bientôt disparaît la trace...  
Le souvenir vaut mieux, qui brave les hivers  
Et reste à tout jamais vivace.

A L'ÉCOLE COMME A LA GUERRE

*Le professeur.*—Je viens justement de te voir rire, qu'est-ce que tu as ?

*Tommie.*—Je pensais à quelque chose, monsieur.

*Le professeur.*—Tu n'as pas d'affaire à penser pendant la classe. Que cela ne t'arrive plus.

RAISON DE SE RÉJOUIR

A.—Dis donc, qu'est-ce qu'il y a chez vous ce soir : on entend de la musique, de la danse ?

B.—Je vais te dire ; nous avons une petite fête de famille.

A.—A quel propos ?

B.—C'est à l'occasion d'un de nos enfants qui vient de sortir du pénitencier.

UN POINT IMPORTANT

*Marchand.*—A partir du premier du mois prochain, je vais améliorer votre position. Je vous fais ma femme. Je suppose que vous allez accepter ?

*Mlle Josie (typewriter).*—Allez-vous en même temps augmenter mes gages ?